

Séminaire de l'EHESS « Approches pluridisciplinaires du rap »

Mercredi 28 mai 2025 : Le livre "Rap, expression des lascars" (1998) revisité, par Manuel BOUCHER

Compte-rendu de Clara De Leiris

Le 28 mai 2025, le séminaire a accueilli Manuel Boucher, sociologue professeur à l'université de Perpignan et auteur d'un des premiers ouvrages français consacrés au rap : *Rap, expression des lascars*. Ce livre publié en 1998, après un terrain mené entre 1993 et 1997, résulte de son mémoire de recherche réalisé dans le cadre du diplôme de l'EHESS. Pendant la séance, Boucher est revenu sur son parcours personnel et militant, en tant que chercheur mais aussi et surtout en tant qu'« acteur » du monde du rap – entre autres – aux débuts du mouvement.

À la fin des années 1980 et après le baccalauréat, Manuel Boucher se forme en tant qu'éducateur spécialisé. Issu d'un milieu prolétaire, il s'engage assez tôt dans des groupes militants antifascistes et antiracistes. Leader de la Session Carrément Anti-Le Pen (SCALP) de sa ville, il prend pleinement part à l'auto-organisation des militants et aux confrontations directes qui ont lieu. Par ailleurs, il est passionné par la musique et commence à organiser des concerts de soutien qui mettent en avant des musiques « revindicatives » et « alternatives » : punk, rock, rub-a-dub... Dès le début de sa vingtaine donc, Manuel Boucher relie la musique à ses engagements politiques et sociaux. C'est lors des concerts de soutien que Boucher rencontre des « p'tits jeunes des quartiers qui ne l'ont pas lâché » pour les aider à développer leurs projets hip-hop. Dans cette dynamique, Boucher crée l'association « Mix'Cité », pensée comme un moyen de valoriser des sous-cultures revindicatives derrière l'étandard de l'antiracisme. Rapidement, des tensions émergent en interne, révélatrices des scissions sociales existantes entre les différents groupes et mouvances culturelles. S'éloignant des scalpeurs, Manuel Boucher se rapproche des rappeurs émergents pour « faire un bout de chemin » avec eux. Avec Mix'Cité, de nombreux concerts sont organisés, dans une effervescence que Boucher décrit par des « moments d'extase » où l'*egotrip* se développe, des réseaux se créent, et où les évènements sont très – parfois trop – agités. À ce moment-là, le sociologue dénonce l'émergence de l'instrumentalisation du mouvement par les politiques locales, qui, selon lui, tentent de « pacifier » le mouvement moyennant subventions et attribution de salles, de matériel, etc. En somme, l'investissement de Boucher dans le rap est indissociable de son militantisme : pour lui, promouvoir le rap c'est promouvoir une sous-culture (populaire et antiraciste) qui montre les limites des institutions telles que l'école, la police, et politiques publiques, dans la mesure où celles-ci marginalisent les acteurs principaux de ce mouvement. Dès lors, Boucher se pose la question suivante : le rap est-il un mouvement social ?

En effet, notre intervenant voit un pont entre les mouvements libertaires et le rap dans la conscientisation des rapports de pouvoir, du racisme et du mépris de classe notamment. Toutefois, il décrit une tension entre les vécus de ces oppressions par les rappeurs et leur attirance pour les États-Unis, l'argent, le capitalisme, l'esthétique ostentatoire, bien loin de la dynamique libertaire. Dans son mémoire qui donne lieu au livre, il tente alors de définir sociologiquement les contours du rap : selon Boucher, le rap n'est ni un mouvement social, ni un mouvement politique, mais il est un « mouvement culturel ». Il constitue à cette période une sous-culture vivante, à la fois conflictuelle et articulée autour de trois logiques sociales.

La logique normative renvoie à l'affirmation d'une identité collective, d'un « nous » face à

un « eux », notamment *via* les *crews*. La logique stratégique qui dépeint les manières de se positionner stratégiquement dans un champ concurrentiel (construire des alliances, assumer des rivalités, dans une démarche d'auto-promotion et dans le meilleur des cas pour se professionnaliser). Enfin, la logique de subjectivation régit l'expression d'une conscience de soi à travers leur musique ; la sortie de l'aliénation dans la constitution d'un soi par rapport aux autres. Cette dernière est très liée à la question de l'ethnicité, centrale pour Boucher, et pourtant assez peu étudiée à l'époque. L'auteur de *Rap, expression des lascars* revient aussi sur les rapports de classe internes au mouvement hip-hop, entre jeunes précaires et « petits bourgeois » disposant d'un capital économique et culturel assez important pour créer. Par ailleurs, ces logiques sont redoublées d'un virilisme fort, parfois violent, qui traverse les rapports sociaux. Force est de constater le rôle assez ambivalent de Manuel Boucher à cette période, qui pose la question des limites entre son rôle de sociologue, d'acteur, et de militant. Sa connaissance des institutions et son propre capital culturel d'une part, et son implication sur le terrain d'autre part, lui permettent d'adopter une posture de médiateur. Elle pose toutefois la question de la légitimité et du rapport qu'on peut entretenir avec son objet de recherche, jouant parfois sur les rapports de confiance que l'on entretient avec les personnes qui nous entourent sur le terrain.

Enfin, il évoque différentes raisons qui l'éloignent du rap : l'épuisement, la paternité, un trop-plein de virilisme ambient dans le milieu. Selon lui, le rap n'a de sens que s'il reste une voix des sans-voix, une chronique des quartiers, et il déplore ainsi une certaine perte d'authenticité au profit d'un hip-hop formaté parfois au détriment du fond. Toutefois, il conviendrait sans doute d'apporter des nuances à ces propos, situés au prisme d'un regard rétrospectif et d'un engagement militant passé. Le rap a certes évolué, s'est extrêmement popularisé, et par là-même institutionnalisé dans une logique capitaliste ; comme toute forme de sous-culture comparable. Cela signifie-t-il pour autant une perte d'authenticité globale et une disparition de toute substance sociale et politique au rap ? De nombreux·ses artistes concilient aujourd'hui encore exigence artistique et discours critique, tout en atteignant un plus large public, à l'instar du rappeur Souffrance originaire de Montreuil :

Des fois, j'me dis : « Y'a des mondes parallèles où l'beau gosse, c'est Gargamel »

Où y'a pas qu'des Noirs et des Arabes qu'les keufs arrêtent (*pan, pan*)

On pourrait vendre encore plus de drogue (*encore plus*)

Merde, j'venais donner des voix au RN (« Métro », *Eau de source*, 2023)

ou encore la rappeuse 2L :

J'écris pas pour faire du dollar

J'venais jamais trahir mon art,

J'attends qu'ça passe comme la peine d'un taulard

Dans la crasse

Ou manifestant dans la nasse,

La meilleure des zonardes (« Saigne », *Fugue*, 2025)

Par ailleurs, l'idée d'une « authenticité » du rap exclusivement rattachée aux jeunes des quartiers populaires peut paraître essentialiste, figeant la diversité d'un mouvement qui a toujours été traversé par des hybridations et des évolutions. Ces dernières témoignent de l'espace d'expérimentations et

de renouvellement que constitue le hip-hop, comme d'autres « mouvements culturels », et le limiter à une seule forme d'expression contestataire peut être réducteur. Ainsi, le témoignage de Manuel Boucher offre un récit subjectif très intéressant sur les dynamiques en œuvre pendant l'émergence du rap, constituant un point de départ utile pour interroger les continuités et ruptures en son sein, plutôt qu'un modèle unique à préserver .